

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 21 (1953)
Heft: 1

Artikel: Réflexions
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-567419>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Réflexions

par Daniel

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt et de plaisir la «Lettre parmi les autres» que Monsieur X a publiée dans le numéro de septembre et, récemment, l'étude intitulée «Philosophie de l'Homosexualité» dûe à la plume d'André Romane. Intérêt et plaisir parce que ces deux articles témoignent d'un bon sens et d'un esprit critique qui font tout leur mérite.

Ainsi que j'ai essayé de le dégager dans ma modeste étude «A l'aurore des temps nouveaux»¹⁾, nous nous trouvons en période de révolution dans les idées dont il faut nous saisir pour nous affirmer et, une fois pour toutes, nous faire accepter. Je ne reviendrai pas ici sur ce que j'ai écrit afin de démontrer que le moment est propice et, qu'en dépit des adversaires qui s'opposent et s'acharnent (nous en aurons toujours) les circonstances nous deviennent de plus en plus favorables. Et, depuis la création d'un Comité International pour l'Egalité Sexuelle, il nous est permis d'espérer que notre voix sera entendue et notre position, dans le monde social, enfin reconnue. Mais — je me répète et insiste — il appartient avant tout à nous-mêmes de nous défendre et d'aller à la conquête de notre libération. Pour cela, nous nous devons d'être unis, animés par une même et permanente volonté. Et de placer à notre tête les plus dignes, ceux qui méritent notre confiance et nos encouragements; de les seconder dans leurs tentatives courageuses par une attitude positive, au-dessus de toute complaisance et de toute facilité. Force m'est hélas de constater à ce propos que l'unité, chez nous, est encore chose bien discutable.

Trop nombreux sont les homosexuels qui considèrent nos associations, nos réunions, nos fêtes, la «Petite Feuille» de nos revues comme autant de prétextes pour y trouver sans peine (solution agréable et commode) l'objet de leurs passions momentanées. «Messieurs, faites votre choix!»

Trop nombreux aussi sont ceux (ô paradoxe! il s'agit précisément des moins *authentiques*) qui se plaisent à tirer avantage de leurs penchants et qui ne se gênent pas de se compromettre et de compromettre avec eux tous ceux qui de près ou de loin leur sont apparentés. Ils mènent une existence à la Oscar Wilde, encore qu'il leur manque le génie comme excuse!

Trop nombreux sont ceux enfin qui font preuve de la plus désespérante indifférence et qui vivent «leur vie» sans se soucier de leurs responsabilités (envers eux-mêmes et la société). Il n'est besoin, pour s'en assurer, que de lire les journaux où les histoires de viols de mineurs et les peu reluisantes découvertes dans quelques édifices publics sont largement commentées.

L'on arrive ainsi à la conclusion amère qu'innombrables sont les homosexuels qui se plaisent, par insouciance, par paresse, par égoïsme —

i) Voir «Le Cercle» des mois de juin et juillet.

quand ce n'est pas par bêtise — à détruire ce que quelques-uns, péniblement, s'efforcent jour après jour de construire.

Alors, à quoi bon soupirer? A quoi bon se plaindre de la persécution et de l'incompréhension populaires si nous ne sommes vraiment pas capables de plus de retenue, d'afficher autre chose qu'une attitude sans vertu, de ne pas alimenter la chronique scandaleuse par de lamentables aventures? Serions-nous une race d'hypocrites?

Ainsi que l'écrit si justement André Romane, nos devoirs sont immenses. Et Monsieur X d'ajouter dans sa lettre que, minorité, nous sommes tenus à plus d'héroïsme que les autres.

De la même manière que ni la vieillesse et ni la mort ne sont des excuses, notre nature si spéciale et l'orientation particulière de nos goûts ne sauraient justifier nos abus. Ne l'avons-nous donc pas encore compris? De quel langage faut-il user envers certains pour leur faire comprendre une vérité à la Palice?

Certes, cette division est grande, qui a déjà été remarquée et dououreusement ressentie par nos défenseurs!

Monsieur X a soulevé le problème de nos conversations, le parti que beaucoup d'entre nous tirent de leurs exploits amoureux, du poids exagéré que l'on donne à ce qu'on appelle à tort l'actif et le passif (comme s'il pouvait y avoir passivité entre deux êtres qui s'aiment vraiment), etc. Bien que je ne sois ni un saint ni un débutant et à même de comprendre nos travers pour en avoir commis, combien de fois n'ai-je pas été sincèrement incommodé d'être le témoin involontaire de ces histoires réputées drôles, souvent inexactes, qui n'ont jamais réussi à me faire rire et où j'ai cherché vainement à découvrir la trace miraculeuse de l'Amour...

Sans compter encore les petites vignettes que l'on se passe entre voisins, les recueils d'aventures burlesques, illustrées d'images qui ne pèchent jamais par une absence de détails, procédés juste bons et compréhensibles chez les collégiens mais qui ne devraient pas trouver de place parmi nous. Il est vrai que nous sommes à un stade de jeunesse; et c'est bien de maux de croissance dont nous avons le plus à geindre.

Oui, dans l'ensemble, nous sommes encore loin de l'idéal socratique et des Anciens Grecs. Nous souffrons d'un manque presque total de spiritualité et accordons en revanche au seul commerce des sens une importance démesurée qui risque de nous coûter cher et, pour le moins, qui entrave sérieusement les efforts de ceux qui veulent nous assurer une juste place en plein jour. En partie, nous sommes excusables: nous devons cette absence d'unité, cette incertitude, ces paradoxes, à notre nature même qui nous a dotés d'une féminité parfois trop apparente et accompagnée de tous les inconvénients que ça comporte. Mais nous nous en rendons compte. Nous savons que nous ne sommes pas compris ni délivrés et qu'il reste encore beaucoup à faire. Nous savons aussi que les petites folles n'ont rien d'enviable et nous causent davantage de tort que le plus acharné de nos détracteurs. Nous savons également que l'opinion publique est toujours attentive, prête à nous jeter la pierre et à nous reprocher le moindre écart.

Alors? Réagissons. Taisons en nous ces tendances à la discorde et à la jalouse. Bornons-nous, dans nos confidences, à l'essentiel. Cessons de

jouer aux coquettes et de faire de la couleur d'une cravate ou d'un pli de pantalon le sujet principal d'une conversation. Soyons virils de corps, d'esprit, de pensées, dans nos rêves et dans nos paroles. Ce qui nous fait défaut: la virilité, cette force chaude, généreuse, la plus noble et la plus grande des forces. Et nous prétendons aimer et admirer les hommes...

Surtout, vivons avec la dose minimum de ce respect que nous nous devons, que nous devons à notre condition et, partant, que nous devons aux autres.

Faire appel à l'Esprit! Monsieur X écrit que c'est se faire écorcher vif. Ce jugement, si sévère qu'il soit, traduit pourtant bien le regrettable climat d'intolérance et d'incompréhension qui règne trop souvent parmi nous.

Eh bien! Qu'on m'écorche vif! Car, malgré tout, c'est à l'Esprit que, tôt ou tard, on reviendra. Le jour où nous aurons compris cela et donné davantage de sérieux à notre existence, à notre conduite, à nos propos, une raison d'être à notre inclination, alors, la partie sera presque gagnée puisqu'il s'agit de nous-même, du problème de notre propre condition.

ROMAN D'EXIL

Nouvelle par Gérard Mézières

Quand Robert s'entendit appeler dans l'immense cour que les prisonniers appelaient la «place rouge», il tressaillit. D'où venait donc cette voix qu'il connaissait? Il se retourna et il aperçut Armand. Armand, pâli par la fatigue, et méconnaissable sous une barbe de huit jours, pliant sous le poids d'une grosse capote, encadré de deux sentinelles la baïonnette au canon.

— J'ai voulu me tirer, ils m'ont repiqué. Bah, quelques jours en cabane, ce ne sera pas bien dur.

— Je te ferai passer du chocolat à la prison du camp. Je connais le gardien.

Robert travaillait à la cantine des sous-officiers allemands. Le camp était autour d'eux ses baraquements sordides que contrôlait un mirador dégingandé. Robert s'était peu à peu installé, de révolté qu'il était au début, dans le provisoire et le délabrement, comme ces réfugiés qui, entourés d'une bande d'enfants, débarquent dans une salle d'attente de 3ème classe pour y passer la nuit, et qui finissent par y vivre et dormir confortablement. Sa nuit à lui durait depuis deux ans.

Comment ne se fut-il pas souvenu du corps délicieux d'Armand, de la tièdeur de sa peau, de la douceur des caresses qu'ils s'étaient prodiguées l'un à l'autre durant le séjour forcé qu'ils avaient fait en Juillet 1940 après la débâcle, sous les marabouts improvisés de leur premier camp de captivité.

Le château de Kaiserslautern dressait sur le ciel sa silhouette trapue. Maintenant un étandard nazi y flottait. La prairie avait trois kilo-